

Genèse

IL EST ICI QUESTION DE LA MORT DE FIORENZO ET DE LA NAISSANCE DU MONSTRE.

par Silvia

Table

Genèse	7
Proème.....	1
Parce que	3
Avec Ève à L'Express	10
Avec Léa.....	15
On dîne chez Ève.....	21
Magda n'est pas disparue	26
Ainsi se termine la genèse	27

Proème

DEBUTE LE LIVRE NOMME MONSTRE, COGNOME *PAGANICA STERCOROSA*, DANS LEQUEL ON CONTIENT HISTOIRES, HISTORIETTES ET AUTRES BAGATELLES, ADITES ET PEUTESTRE PENSEES PAR 6 FEMMES ET 4 HOMMES.

Original trouvé au Trempet (Pastiche de Boccace)	Modernisation de l'éditrice (Partielle et simplifiée)
<p>Au nombre de cent setante les ans de la fructueuse incarnation du Fredericus aneyentisseur de Dieu estoient parvenus quand in la gracieuse cité du Mont-Roial quatre dameiseles, tédiées par de Marie Chantal Ducet le caquetage sour « Solitude et société contemporaine », parvindrent à une nostre historique décision. Celle qui plus d'âge avoit, Hannah nomons et elle n'avoit pas encore 46 ans et nomons la plus joefne, qui estoit en la tresisme dizaine, Amina, et la tresisme Nadia et Julie la quatrisme. Toutes en grante admiracion du Certaldien¹ ; l'une à l'aulture ou por amistié ou por vesinage ou por scavoir coniointes ; chascune saige, et bielle de fourmes et ornée d'espris et de gracieuze honesté. En souvenir de la misere avenue en la glorieuse cité de Florence en l'an de grâce 1348, « peste » ellez nommoient le delouvre de parolles qui causoit beaucoup de souffrance et de morts en l'espris de l'Occident. Cestes dameiseles, à la sortie de la quaqueterie rassemblées, prezque en ciecle disposées, aprez mont souspirs, entr'ellez de la calité du tampo de biens des chozes variées comancierent à raisonner. Se taisant les aultres, Hannah comansa à parler</p>	<p>Cent soixante-dix ans après l'heureuse naissance de Frédéric² destructeur de dieu, dans la jolie ville de Montréal, quatre femmes, irritées par la conférence de Chantal Ducet sur « Solitude et société contemporaine », prirent une décision historique. Nous appelons Hannah la plus âgée qui n'avait pas encore 46 ans, et la plus jeune qui était dans la vingtaine nous l'appelons Amina, la troisième Nadia et Julie la quatrième. Toutes de grandes admiratrices de Boccace. Elles étaient liées par amitié ou voisinage ou connaissance. Elles étaient toutes sages, de belles formes et riches d'esprit et d'honnêteté. En souvenir du malheur qui frappa la glorieuse ville de Florence et 1348, elles appellent « peste » le déluge de paroles qui cause beaucoup de souffrance et de mort dans l'esprit de l'Occident. Réunies en cercle à la sortie de la conférence, après de longs soupirs commencèrent à parler du temps et de bien d'autres choses. Puisque les autres se taisaient, Hannah commença à parler.</p>

¹ Jean Boccace.

² Il s'agit de Frédéric Nietzsche, né en 1844.

Et ici, fatigués, nous abandonnons l'ancien lexique mais sans complètement abandonner l'imitation de Boccace.

Hannah : « Mes chères amies, vous avez sans doute, ainsi que moi, oui dire que celle qui use honnêtement de son droit, ne fait injure à personne. Rien n'est plus naturel à toute personne qui pense que de chercher à défendre et conserver son esprit. Ce sentiment est si légitime que nous devrions, sans offenser personne, chercher à prendre tous les moyens possibles pour la conservation de notre esprit. Quand je réfléchis sur ce que nous venons d'entendre cet après-midi, sur les informations qui nous accablent quotidiennement et sur ce que nous nous répétons depuis des années, je juge, et vous le jugez tout comme moi, que chacune de nous craint pour elle-même ; et il n'y a là rien d'étonnant. Mais, ce qui me surprend fort, c'est que douées, comme nous le sommes, d'un jugement de femme, nous n'usons pas de quelques remèdes contre ce qui fait l'objet de nos justes craintes. Il semble que nous demeurons ici pour tenir registre de toutes les conneries qui poussent dans les universités, pour commenter le moindre événement diffusé par les follicules et les chaînes télévisées, pour ajouter des non-nouvelles à des non-nouvelles, pour crever sous la lame des nouveautés. L'université est remplie de morts transportés çà et là par des mourants ; si nous sortons, nous ne rencontrons que des phraseurs ou des gourdiflots qui profitent de la léthargie de la pensée pour nous entortiller avec des mots sous vide, chauffés dans leur micromonde. Je ne puis goûter nulle part un moment de tranquillité... » Ses compagnes l'ayant interrompue pour lui confirmer que leur sort était tout aussi désagréable que le sien, elle reprit aussitôt la parole pour leur dire qu'il fallait trouver comme Pampinée et ses amies un lieu de retraite où laver l'esprit de l'horreur de l'information.

Julie objecta : « Il n'est pas nécessaire de chercher une retraite. Si on craint les nouveautés, il suffit de ne pas regarder la télé, de ne pas lire les journaux et de ne pas naviguer sur internet. » Elle ajouta qu'elle n'avait jamais aimé ni moines ni nonnes, peu importe leur espèce, qui, incapables d'aborder le monde, vivent comme parasites dans des endroits protégés des orages de la société. « Même le dieu des athées est mort, n'est-ce pas ? » L'objection peut paraître fort raisonnable, mais une brève réflexion suffit à la saper et c'est ce que fit Nadia en prêtant main-forte à Hannah : « Ce n'est pas un baume ce que tu nous sers et nous avons déjà avalé trop de palliatifs qui nous ont laissées enchaînées aux refrains de nos collègues ; aux publicités dans les rues ou dans le métro ; aux affiches des couloirs des universités, aux vitrines des librairies, comme celle devant nous. » Je ne donnerai pas les détails des échanges animés qui se poursuivirent pendant une bonne heure ; qu'il suffise d'ajouter que lorsque Hannah proposa de se rencontrer, le soir même, pour que les idées prennent forme, Julie déclara qu'elle ne serait pas de la partie et ajouta, en faisant appel à ses ressources de malfaisance, que même les bienfaits de l'amitié ne pouvaient épuiser : « Il faudra que Fortune dirige vos plumes vers les repaires des numéros gagnants de la loterie à moins qu'un riche désœuvré, pour caresser vos chattes, ne décide d'investir dans votre start-up idéale. Dans ce cas, ne vous faites pas avoir, donnez-les après... Ce qui est clair, c'est que la mienne n'est pas disponible. Bonne chance. » Et elle partit non sans avoir constaté, avec dépit, que ses paroles au lieu d'assombrir le visage de Hannah, l'avait illuminé. Quand Julie fut hors-portée de sa voix, Hannah cria : « Génial... génial... » et à Nadia et à Amina qui la

regardaient stupéfiées elle dit qu'elle aurait tout expliqué ce soir-même à la cantine indienne de la rue Saint-Denis. « Je ne veux pas vendre la peau, avant... mais, il est possible que, ce soir, l'ours soit avec nous. » Effectivement, à huit heures, l'ours, accompagné de sa femme Ève, gardait son regard rivé au poulet au beurre pendant que Hannah exposait « l'idée ». L'ours c'est celui qui deviendra notre Enzo, ou Renzo ou Lorenzo ou Fiorenzo. Si je ne veux pas trop vous compliquer les choses, je dois l'appeler Fiorenzo, car il commença à se faire appeler ainsi en l'an 2000 après avoir été Lorenzo pendant 14 ans, Enzo du jour de sa naissance à 1972 e Renzo dans l'intervalle entre Enzo e Lorenzo. Donc Fiorenzo, qui depuis quelques mois cherchait un moyen de dépenser son argent d'une manière ni bête ni sordide ni dangereuse, entrevoit une possibilité et s'y jette à corps perdu et sans mot dire. Hannah vacilla devant ce silence et sentant s'approcher le désespoir, lui demanda de but en blanc : « Est-ce que tu nous finances ? » Son regard fit un tour de table et sa langue se délia : « Oui. Mettez-moi par écrit vos besoins et j'essayerais de concrétiser. Je mets à disposition 800 millions mais je me réserve le droit de choisir le lieu et de bâtir une villa adaptée à vos besoins. » Si dans la tête des solliciteuses, les 800 millions avaient dissous³ le ton bureaucratique et formel, il n'en fut pas ainsi dans celle de Ève, qui le regarda étonnée et l'apostropha : « Quel ton de merde ! Ici tu n'es pas le chef d'une bande d'informaticiens ! Hannah t'as clairement expliqué ce qu'elle veut ! Si tu leur donne l'argent, laisse-les faire ce qu'elles désirent. » Il y eu un long silence, comme si on attendait une réaction violente de Fiorenzo qui se limita à hocher la tête. Hannah reprit en main la soirée : « Je ne suis pas d'accord avec toi, Ève. Ce n'est pas un cadeau et puis un adieu, que nous voulons. Nous avons besoin d'idées et de gens qui partagent nos vues et pas seulement d'argent. Je ne comprends pas ton agressivité. Je vais écrire quelques pages sur le projet... et maintenant, trinquons au succès de notre entreprise. » Et si Fiorenzo entra dans le projet et en prit le contrôle, ce ne fut pas que pour l'argent qu'il donna. Ici ce termine le proème et nous transférons nos pénates dans la Val Tartano, une vallée des Préalpes lombardes.

Parce que

« Après le pont, il n'y a pratiquement plus de sentier. Pourquoi tu t'en vas par-là ? me demanda mon père.

— Parce que. »

Ce sont les seuls mots échangés jusqu'au Trempet. Je n'ai aucune envie de rencontrer des gens. Aucune envie de me justifier non plus, mais, par contre, comme j'aimerais le distancer et avancer seule ! Seule. Dès que, derrière les arbustes, une pente un peu plus raide se montre, je presse le pas. Inutile. Ses halètements ne me lâchent pas. Après le pont, les arbustes ont envahi ce qui reste du vieux sentier. Sa respiration et ses « mercis » qu'il me murmure toutes les fois que je retiens les branches m'irritent à un degré tel que je suis sur le point d'exploser. Je réussis à étouffer un cri sauvage, mais j'arrête d'écarter les branches qui obstruent le chemin : s'il ne veut pas être fouaillé, il n'a qu'à ne pas me coller au cul ! Finis, les « merci », mais pas le souffle. Rien à faire. Il ne cède pas.

³ Il aurait fallu un passé simple que dissoudre n'a pas !

Deux ânes semblent nous attendre dans le parc du Trempet. Ils nous regardent avec cet air bête dont ils sont les grands spécialistes. Je saisis la canne que mon père a accotée au mur et la fais tourner par-dessus leur tête, en criant. Leur regard vide reste vide.

« Laisse-les tranquille, implore mon père

— Tu vas voir comment je les laisse tranquilles ! »

Et, je commence à leur taper sur le dos. Après un braiement interminable ils descendent par là où nous sommes montés.

« T’as vraiment besoin de te défouler. Je comprends. »

Non, tu ne comprends pas. Si tu comprenais...

Nous entrons. Je lui demande d’allumer la cheminée pendant que je monte sur la crête disperser les cendres. La fermeture du regard et le hochement de tête ne me sont d’aucune aide : il décide de m’accompagner. Il ne comprend vraiment pas.

Encore une dizaine de minutes de chemin, encore une marche scandée par ses ahanements.

Je sors l’urne du sac à dos, mais, maladroite comme je suis, je ne réussis pas à l’ouvrir. Il la prend et l’ouvre sans difficultés. Il me passe la lettre et le sachet qu’elle contient. J’empoche la lettre, j’ouvre le sachet, dessine, avec les cendres, un « F » sur une parcelle de fétuque, saisis l’urne et je la lance vers la Valtellina. Après une vingtaine de mètres elle s’arrête dans un buisson de rhododendrons.

« Ses fleurs préférées !

— Mais, pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce que. »

Mon père commence à sangloter. J’ai l’impression qu’il est triste à cause de mon comportement plutôt que pour Fiorenzo. Mais, je ne peux rien faire. Il est pourtant si facile de comprendre que la rage étouffe tous mes sentiments. Certes, pour lui, il serait moins facile de comprendre mon désir de lui dire : « Pourquoi Fiorenzo et pas toi. » Ça ne va pas.

« Viens, qu’on descend.

— Vas-y, je te rejoins dans quelques minutes. »

Dès que mon père est parti, je piétine le sol comme l’enfant capricieux privé du jouet que maman a donné à sa petite sœur. Le regard cloué à la fétuque, je rugis : « Con... con.... vieux con... »

Si tu m’entends ne crois pas que ce sont des caprices passagers, vieux con. Je ne suis pas capricieuse, je suis impuissante. Je suis une enfant abandonnée et impuissante.

Mon père hurle « Silviaaaa » à plusieurs reprises. Je ne réponds pas. Mais, laisse-moi tranquille s’il te plaît ! Voilà qu’il arrive. Merde ! Je ne veux pas qu’il monte. Je me lève et descends.

« Pourquoi tu ne me répondais pas ?

— Parce que.

— Sois gentille. Pourquoi ? »

Ce « gentille », surtout le ton de ce « gentille », me donne envie de lui hurler à la figure un autre « Parce que ». Je ne le fais pas. Je suis sans doute consciente qu’il y a des limites à la bêtise. Tout en sachant qu’il est

impossible qu'il me croie, je lui réponds que je n'avais pas entendu.

Il me croit :

« Oui, je n'avais pas pensé que le vent venait vers moi. Mais, à part ça, dis-moi qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a rien.

— Rien ?

— Rien. Je lui en veux... merde, que je lui en veux. »

Je voudrais lui dire que j'en veux à lui aussi. Je me retiens. Il ne comprendrait pas.

« On n'en veut pas à quelqu'un qui a fait ce choix, reprend-il.

— Je lui en veux. J'ai le droit ?

— Oui... mais.

— Il n'y a pas de *mais*. Il est parti déçu... il ne nous aimait pas... il n'aimait personne...

— Il t'aimait beaucoup. Pourquoi tu ne te laisse pas aller ?

— Parce que. »

Même si, après la mise en détention de Fiorenzo, j'étais allée plusieurs fois au Trempet, tout me semble différent. Avant, quand je parcourais les couloirs, j'avais l'impression d'être dans un monastère, un monastère du Moyen-âge bien retapé. Maintenant tout me semble faux : du carton-pâte pour un film d'horreur : quelque chose entre un columbarium et un château des Carpatas.

« Je ne reste pas dormir, je dis à mon père d'un ton résolu.

— Pourquoi ? C'est une très belle journée et demain ce sera pareil.

— Je descends.

— Comme tu veux. Demain après-midi tu viendras avec la voiture à Tartano.

— Je ne prends pas la voiture, je descends par l'autre versant.

— Le sentier n'est pas bien dégagé.

— Je m'en fous. »

Lentement, avec des mouvements étudiés d'un homme ivre, il pose sur la table les victuailles que maman avait mises dans le sac. Je l'embrasse à la hâte et je reprends le sentier de la crête.

Trahie. J'avais été trahie. Pas les petites trahisons des petits couples racornis. La trahison de qui te montre que la vie est un magnifique cadeau qu'on ne fait pas qu'à soi et qui, par la suite, en ne pensant qu'à soi, jette le cadeau dans un cul-de-basse-fosse. La souffrance cachée sous des couches de colère, de hargne et de ressentiment explose. Je ne sais plus ce que je fais. Je me roule dans la fétuque. Il n'y a plus de « F ». Je me lève, dépoussière le chandail et je dis à voix haute pour bien m'entendre : « Je ne rentre pas. Je ne rentre pas ». Je redescends au Trempet. Mon père me regarde étonné, mais pas trop. Il doit savoir que je ne suis pas dans mon assiette.

« De retour ?

— Oui... tu ne vois pas ?

— T'as oublié quelque chose ?

— Pourquoi je devrais avoir oublié quelque chose. Je reviens, c'est tout.

— T'es vraiment désagréable... ce n'est pas parce que tu souffres que tu dois être si désagréable
— Toujours la même histoire... je ne souffre pas et je ne suis pas désagréable... J'ai besoin d'être seule...
— Ça tombe mal... tu dois me supporter...
— Pourquoi ne rentres-tu pas à la maison ?
— Tu ne sais pas ce que tu veux... avant...
— Oui avant... et maintenant... c'est maintenant. Je t'en prie. Laisse-moi seule...
— Tu as toujours eu peur de rester seule.

— Je n'aurai pas peur. Je m'enferme à clef dès que tu seras parti... j'ai le téléphone, au cas où. »
Quand il me regarde avec ses yeux de chien battu, j'ai toujours envie d'être désagréable. Mais, en ce moment, j'ai besoin de paix. Je veux qu'il s'en aille parce qu'il le veut et pas parce que je le force.

« Écoute papa, c'est vrai, je souffre. Ça me fait très mal. Mais ça va passer. Je vais m'enfermer et fouiller et je suis sûre que ça va me passer. Je vais m'apaiser. Je ne veux pas que tu sois là quand je fouille. »

Il me regarde avec le sourire complice qu'il me réserve quand il se met de mon côté, contre maman.

« Je comprends. Ça te va si je t'appelle ce soir après dîner ?

— Appelle-moi plutôt demain après-midi, pour fixer une heure pour Tartano. Merci beaucoup. Beaucoup, beaucoup.

— Tu gardes mon sac ?

— Oui si ça ne te dérange pas.

— Je dis quoi à ta mère ?

— Que tu as préféré me laisser seule. »

Une légère, très légère culpabilité me pousse à lui dire de boire un verre avant de partir. J'ouvre une bouteille d'*Inferno* que nous sirotions sans dire mot. L'air si transparent, le soleil avec le thermostat réglé sur « Chaleur idéale de septembre », le parfum des pins mughos, et le vin, surtout le vin, effacent toute mon agressivité : je me sens en paix avec moi-même, avec le monde, avec l'autre monde aussi. Il suffirait qu'il dise un mot pour que je lui propose de rester...

« Ciao, à demain.

— Si tu veux rester...

— Non. Je préfère descendre. Ciao, à demain. N'oublie pas qu'il faut absolument que tu appelles Ève.

— Ne te préoccupe pas. Je n'oublierai pas. »

Je regarde, mélancolique, mon père qui cherche les bons appuis sans la solidité qui fut la sienne quand il marchait sur des sentiers bien plus escarpés avec moi, déjà presque adolescent, déjà paresseuse, toujours quémandeuse d'amour, à califourchon. Avant de disparaître dans la pèsière, il agite son bâton par-dessus la tête. Je lui réponds avec un sourire qu'il ne voit pas.

Je m'installe sur une chaise longue. Le soleil, le vin et la solitude m'endorment. Le court sommeil est loin d'être calme. Une girafe s'acharne à brouter la crinière d'un lion qui fait semblant de dormir. La peau du visage en papier, j'observe abasourdie. Le lion arrache une jambe à la girafe qui se transforme en une femme et la fait tourner comme s'il voulait s'en libérer. Le sang gicle sur mon visage que j'essaie, vainement, de protéger.

Du papier ou s'agit-il de cire ? coule et laisse apparaître mon corps écorché. Le lion se jette sur moi avec un rugissement horrifiant. Je me réveille, en hurlant, je crois.

À quelques mètres de la chaise longue, un âne au braiment saccadé me regarde.

Je m'efforce d'oublier le rêve qui s'invente de nouveaux détails pour que mon esprit se libère de la tension. Rien à faire. Dans les détails obscurs s'insinue la phrase de mon père « Il faut que tu téléphone à Ève. » qui balaie non seulement les images du rêve mais aussi la tension.

Il faut que je téléphone à Ève.

Avant, je dois lire la lettre. Mais, la colère estompée, peu importe ce qu'il a écrit, je ne me laisserai pas importer, même si je dois admettre que je suis un peu agitée. Pas très, mais un peu, oui. Agitée mais sans attentes particulières. Je m'assois pour lire, sans attentes.

En effet ce que je lis, mise à part la quantité d'argent qu'il me laisse, ne m'étonne pas. Ne m'étonne pas son fatalisme montagnard. On en avait parlé plusieurs fois. Le fatalisme faisait partie de sa personnalité, comme on dit. Moi, je dirais plutôt qu'il était vissé à son corps. Contrairement à ce qu'il écrit, tout ne s'est pas passé comme cela aurait dû. S'il m'écoutait, je lui dirais que, bien qu'il n'y ait pas de volonté, tout s'était passé comme il l'avait voulu. Cette histoire d'espérer que la prison lui permette de mettre de l'ordre dans « les désirs et les sentiments » est tellement naïve que s'il n'avait pas fait la fin qu'il a fait, je l'aurais qualifiée d'enfantines. Et si...

Et si, en me laissant entraîner, par les lieux communs je te disais que les discours sur ta lâcheté n'étaient que des mots vides pour te complaire dans une pseudo lucidité.

Par pure lâcheté. Que de fois dans nos rencontres tu as parlé de lâcheté. Ton départ pour le Canada, le fait de ne pas avoir eu d'enfants, le fait de rester prisonnier de ton travail... T'as trouvé un mot qui explique tout.

Un fatalisme montagnard couplé à un relativisme d'intellectuel post-moderne. Pire que ça... pourquoi je pense ça... c'est la colère, c'est la déception

Accepter. Accepter quoi ? Les délires de Magda. Tu triches. Dans ta tête si ordonnée il n'y a pas de puzzle. Pas de casse-tête. T'as passé ta vie à analyser, à découper et maintenant tu veux retrouver l'ensemble initial.

Ton histoire des post-it m'a fait sourire car *Ce que nous appelons motifs, raisons ou causes ne motivent rien : ce ne sont que des post-it que, après l'action, la raison colle sur l'enveloppe du passé pour nous rappeler la ritournelle que la société chante à ses brebis. Et il suffit de très peu d'introspection pour bourrer le passé de post-it et ouvrir ainsi la voie aux échetiers, gardiens du savoir emprisonné*

Tu ne sentais pas quand tu écrivais à quel point « échetiers, gardiens du savoir emprisonné » sonne faux, artificiel. Comment est-ce possible qu'avant de s'enlever la vie on écrive de telle balivernes ? Nietzsche t'a trop brouillé les idées. Et puis tes histoires d'argent, d'héritage... Je dois téléphoner à Ève.

« Bonjour, Silvia à l'appareil, j'aimerais parler avec Ève.

— ...

— La petite cousine de Fiorenzo.

—...

— Comment allez-vous ?

—...

— Pas tout à fait... je vous appelle pour vous dire que... que Fiorenzo est décédé.

...

— Il y a une dizaine de jours.

—...

— Suicide.

—...

— C'était inutile. Je ne savais pas très bien quoi faire...

—...

— Oui, j'étais un peu confuse... et puis je ne savais pas très bien l'état de vos rapports...

—...

— Il m'a désignée comme héritière de tous les livres, les films et les documents.

—...

— Il a laissé les bâtiments à la commune de Tartano

—...

— Tout

—...

— J'ai commencé à parcourir les documents qu'il m'a laissés et...

—...

— Des DVD, des clefs, ses mails, dropbox...

—...

— Je ne sais pas

—...

— Il m'a demandé de ne les montrer à personne...

—...

— Même pas

—...

— Je comprends, mais... il m'a demandé d'essayer d'en tirer du matériel pour un livre.

—...

— Il m'en a parlé plusieurs fois, quand je lui rendais visite.

—...

— Il veut qu'il soit intitulé « Monstre ».

—...

— C'est ça

—...

— Oui, films et photos

—...

— Je comprends
—...
— Je comprends
—...
— Je comprends, mais je ne peux pas...
—...
— Quand je n'en aurais plus besoin pour le livre
—...
— D'accord
—...
— D'accord
—...
— Oui, je pensais de passer quelques mois à Montréal...
—...
— Non, j'ai toujours rêvé de vivre à l'hôtel...
—...
— Il m'a laissé beaucoup d'argent
—...
— Vous aussi. Je viendrai avec une copie du testament...
—...
— D'accord
—...
— Impossible
—...
— Vraiment, je ne peux pas.
—...
— D'accord
—... »

Une semaine à fouiller dans l'ordinateur.

Le mois suivant, accompagnée par mes parents, à l'aéroport de la Malpensa :

« Donne-nous des nouvelles dès que tu arrives.

— Oui, maman.
— Si tu as un problème quelconque, contacte Massimo. Papa lui a parlé.
— Je vous avais dit de ne pas lui en parler ! Merde ! Je ne suis pas une gamine. Je vais le contacter si j'en ai envie.
— Ne sois pas si agressive avec ta mère.

— C'est toujours la même histoire. Vous me traitez comme une gamine de 10 ans. J'en ai 37. 37 !

— Ne pleure pas, maman. On va se skyper toutes les semaines... Maintenant, allez à la voiture. Je préfère que vous partiez avant que je me mette en queue. »

À 17 heures j'étais à Dorval. À 19 heures j'observais le trafic sur la rue Saint-André par la fenêtre d'une chambre de l'hôtel *Manoir des Alpes*.

Avec Ève à L'Express

« Je suis à l'Hôtel des Alpes, rue Saint-André.

— Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Non. J'ai dormi dans l'avion. »

Ce qui n'est pas vrai. Je n'ai pas dormi du tout. Comment aurais-je pu dormir, tendue comme je l'étais et pas seulement à cause de la peur de voler. Un nouveau chapitre de ma vie s'ouvrait où il y avait tellement d'inconnues. Est-ce que j'aurais réussi à réaliser ce qu'il m'avait demandé ? Mais, est-ce que c'était vraiment clair ce qu'il voulait ? Et, plus terre à terre, comment m'auraient accueillie les amis de Fiorenzo ? Est-ce que je pouvais faire « mon travail » correctement et ne pas me faire engoutir par ce nouveau monde qui avait chassé Fiorenzo ? Tout était flou, incertain. Seule certitude, je n'avais pas de réponses à mes questions. Et si réponses il y avait, elles existaient en dehors de moi et pour les connaître j'aurais dû avoir un regard d'oiseau et un nez de chien. Ce qui n'était vraiment pas mon cas.

« On pourrait manger un morceau dans un restaurant.

— Je veux bien.

— J'en connais un pas mal rue Saint-Denis, pas loin de votre hôtel... et, surtout, c'était la cantine de Fiorenzo pendant des années. À huit heures, ça vous va ?

— Parfait. »

Elle m'indique comment y arriver et me décrit ses vêtements pour que je la reconnaisse : des fuseaux noirs, un pull noir avec col bateau, un sac et des souliers rouges. Je la vois déjà plus clairement qu'à travers les lourds découpages de la caméra.

J'arrive devant le restaurant avec une bonne dizaine de minutes d'avance. La voilà.

« Bonjour... Silvia.

— Ève... Bonjour. Ça fait longtemps que vous attendez ?

- Non, une dizaine de minutes.
- Être en avance, ça doit être une habitude de votre village. Fiorenzo l'était toujours. »

J'amorce un sourire que son regard tue dans l'œuf. Je lui ouvre la porte. « Merci. » Une grande marionnette guindée nous accueille. Ou plutôt, l'accueille.

« Salut. Ça fait longtemps qu'on ne vous voit pas.

- À peu près un mois.
- J'avais l'impression que ça faisait plus longtemps que ça. Je vous ai réservé une table près de la fenêtre.
- Merci. »

Il dit quelque chose à l'oreille de Ève. Malgré le regard et l'élocution rigides, il n'a pas de classe. Le fait qu'il semble ne pas me voir donne un bon coup de pouce à mon antipathie, qui, à vrai dire, n'en avait pas besoin.

« Je le connais depuis plus que vingt ans. Il est toujours égal à lui-même. Toujours gentil. Fiorenzo ne l'aimait pas, pas du tout », elle me dit comme si elle sentait le besoin de se justifier. Je ne lui dis pas qu'il m'a fait une très mauvaise impression. Ses grands yeux bleus, qui ne cessent de me fixer, me mettent mal à l'aise. Je détourne mon regard vers les minauderies du maître d'hôtel, les photos accrochées au mur et la faune criarde. Elle doit avoir l'impression, correcte, que je fuis son regard. Je lui souris et je ramène mes yeux sur elle, ou plutôt sur son collier, ce qui la fait sourciller.

« J'aime beaucoup les colliers en ambre, je lui dis pour justifier l'insistance de mon regard.

- C'est le cadeau de Fiorenzo pour mes quarante ans.
- Vraiment beau. Il a l'air très lourd.
- Non. Il n'est pas lourd du tout. Elle le détache et le pose dans ma main.
- C'est vrai. »

Ce qui ne me semble pas vrai, par contre, c'est que j'ai entre les mains le collier qu'elle tenait dans sa bouche en chien fidèle. Sans la médaille. Ma main tremble légèrement et mon regard doit être assez troublé, car elle me demande s'il y a quelque chose qui ne va pas. Je lui dis que non, que je commence à me sentir fatiguée et que j'ai sans doute besoin de manger. Elle fait semblant de me croire et fait signe au maître d'hôtel qui, d'un mouvement de la tête, indique notre table à un garçon. Pour essayer d'estomper mon malaise, je lui parle de mon étonnement devant le nombre d'Anglophones croisés sur la rue Saint-Denis.

« Le portier m'a dit que c'est la rue des Francophones, mais je n'ai pratiquement entendu que de l'anglais.

- Ici nous sommes au centre d'un quartier qu'on appelle le Plateau. Et, depuis une dizaine d'années, ce qui était un quartier complètement francophone et surtout très québécois est envahi par les Anglo et les jeunes couples français. Est-ce que vous parlez anglais ?
- Très peu.

- Il y a sans doute aussi l'effet psychologique d'une langue qu'on ne maîtrise pas. Ça donne l'impression d'un envahissement.
- Oui, je pense que vous avez raison. Je n'avais pas pensé à cette histoire de langue. Je dois dire que dans le restaurant aussi j'ai l'impression d'entendre surtout de l'anglais.
- C'est vrai. Ce n'est plus le restaurant que Fiorenzo fréquentait dans les années 1980, où avec son ami Jean il venait draguer le menu fretin de Radio Canada.
- Qu'est-ce que le menu fretin ?
- Vous parlez tellement bien le français que j'oublie que vous êtes italienne. Vous avez aussi un accent moins marqué que Fiorenzo.
- Merci. »

Elle ne répond pas à ma question et me parle de la particularité du Québec, de l'immigration italienne, des référendums pour l'indépendance, des quatre universités, de la qualité du pain, des fromages québécois très bons, mais très chers, de la bonhomie ambiante, de la gentillesse des serveuses... Elle parle sans détourner les yeux de mon visage. Je ne la trouve pas particulièrement sympathique, antipathique non plus. Moi aussi, maintenant, je la fixe. On a sans doute l'air de deux vaches qui s'étudient avant de s'encorner pour établir laquelle est la reine. De quoi ? Certainement pas de L'Express ou de Montréal. Des legs de Fiorenzo ? J'ai vraiment l'impression qu'elle m'étudie comme si j'étais une rivale. Elle souligne au moins deux ou trois fois de trop que, bien avant le Trempet, tout était fini entre eux.

« Accepter de partir pour Tartano a été la pire erreur de ma vie. Et, j'en ai fait... d'erreurs.

- Pourquoi ?
- Parce que tout était fini depuis longtemps.
- Pour lui aussi ?
- Difficile de le savoir. Il ne savait pratiquement jamais ce qu'il ressentait. Il ne vivait pratiquement que dans les livres, dans les idées.
- Son suicide me semble montrer qu'il ne vivait pas que dans les idées.
- Qu'est-ce que vous fait dire ça ?
- Je ne sais pas... mais... il me semble que pour renoncer à vivre il faut... je ne sais pas...
- Moi non plus je ne sais pas, mais je crois qu'à un certain moment la protection des idées s'est effondrée et qu'il ne lui restait plus aucun point d'appui.
- Si c'est ça...
- J'ai bien peur que ce soit ça. »

Elle semble confirmer ce que j'avais dit à mon père sans trop le croire : qu'il n'aimait personne. Je sentais que la pente devenait dangereusement glissante. Il faut que je m'accroche à des mots si je ne veux me retrouver à la merci de cette femme qui pourrait me faire du mal. Je me mets à raconter un peu n'importe quoi : sur la peur, l'étonnement, la compréhension, l'amour... Comme si je voulais donner un virage philosophique à notre conversation. Ma démarche transforme mon entomologiste en policière. Et moi, qui ne

me suis jamais sentie ni insecte, ni voleuse d'hommes, surtout voleuse d'un homme qui aurait pu être mon père, j'ai une grande envie de l'envoyer chier. Ça commence mal. Je dois me calmer. Et toi, ne continue pas à me scruter comme ça, car je n'ai certainement pas un regard perçant comme le tien, mais j'ai une langue qui peut faire mal. Elle doit penser elle aussi que la pente est glissante et elle reprend le témoin.

« La fin de sa vie ne m'a pas étonnée. Je le connaissais trop bien. Quand tu m'as parlé du suicide, non seulement je n'étais pas surprise, mais j'ai tout de suite pensé qu'il avait fait ce qu'il avait fait pour justifier son suicide. Par exemple, je ne crois pas qu'il l'ait fait pour que Magda parle. C'est la faillite du Trempet qui l'a poussé. Dès qu'il a pensé à s'enfuir à Tartano, il savait déjà, bien que confusément, comment son histoire allait finir, Louis ou pas Louis. Au fond qu'est-ce que c'était son manoir ? Un monastère. Un monastère pour un moine qui n'était plus lubrique. Dès que je l'ai connu, je l'ai vu comme un moine lubrique. Il n'était bien, vraiment bien je veux dire, que quand il était seul dans son bureau-cellule entouré de livres où il pouvait butiner au gré des états d'âme, et dieu sait qu'il en avait ! des états d'âme et... et, des états de corps qui comme aurait dit Maupassant, le poussaient à *butiner sur la masse des filles* et éventuellement à *passer bail* ».

Elle me procure une bonne prise, laisse-moi m'accrocher à Maupassant.

« Pourquoi au Trempet, y a-t-il tellement de livres de et sur Maupassant ? Il me semble que c'est un auteur qui a fait son temps. Qui a encore envie de le lire, après Proust, Céline, Ducharme pour nous limiter au dernier siècle ?

— Vous connaissez Ducharme ?

— Oui. Fiorenzo m'en a tellement parlé.

— Et vous l'aimez ?

— Oui, beaucoup.

— Que je suis bête ! Vous l'avez mis avec Proust. On aura occasion de parler de Ducharme car, contrairement à Fiorenzo, je ne l'aime pas du tout. Il n'a pas de fond. Rien que des jeux de mots, faciles, très faciles. Je ne suis pas la seule dans l'entourage de Fiorenzo à penser ça. Au Trempet il y avait deux : camps les détracteurs et les enthousiastes. Pour revenir à votre question sur Maupassant... Il y a plein de livres de Maupassant parce que Magda croyait avoir trouvé son journal et Louis préparait une thèse sur ce journal. Moi, je ne l'aime pas particulièrement. Mais, une grande amie à moi, quelque mois avant de mourir m'avait fait cadeau de *La petite Roque* avec une note très personnel insérée dans un des contes : *L'Ermite*. J'ai donc retenu quelques mots que je ne cite pas comme une prof pédante mais en souvenir d'une amie entichée de Maupassant.

— Je comprends...

— Son idéal, de Fiorenzo je veux dire, aurait sans doute été un monastère rempli de livre et d'amies, d'amies femmes et hommes. Je dis bien un monastère et pas un harem. Il avait besoin que « ses » femmes aient d'autres hommes. Les femmes lui donnaient l'essence qu'il dépensait en sprintant dans les livres. Moi... avec moi, c'était sans doute différent... sans doute... mais... »

Elle boit une bonne gorgée de Brouilly. « Mon vin préféré », me dit-elle. Son regard glisse sur mon visage et se perd au-delà, au-delà de notre table, au-delà de cette salle bruyante, au-delà de tout. Son sourire, pour la première fois se décontracte, devient triste et enfantin.

« Assez déblatéré sur le moine. J'ai toujours pensé que « beaucoup d'argent tout d'un coup, cause les plus grands malheurs » est un lieu commun qu'on fait sien tout en pensant « moi, je saurais quoi faire ». Fiorenzo a confirmé ce lieu commun : au lieu de cette immense construction mégalomane, il aurait dû faire construire deux maisons, une pour lui et l'autre pour les amis qui seraient venus lui rendre visite. Moi, j'aurais volontiers passé deux ou trois semaines à Tartano avant d'aller à Saint-Jean-de-Luz, mais, le reste du temps, j'aurais vécu à Montréal dans la maison qu'il avait achetée à ma fille. Est-ce que tu as une idée de combien il a dépensé pour bâtir le Trempet ? Ce passage au « tu » m'est agréable.

- Beaucoup...
- Plus que beaucoup. Plus de 700 millions. Avec ces 700 millions, il aurait pu faire tellement de choses socialement utiles...
- Le Trempet appartient maintenant à la commune de Tartano qui en fera un centre d'étude pour la conservation du patrimoine valtellinais. C'est du social, ça.
- Pas dans le sens où nous l'entendions. La conservation du patrimoine est une idée très bourgeoise et, comme aurait pu dire Fiorenzo, antisociale. Il déblatérait continuellement contre les petits bourgeois bio-écolo-vélo. Il n'est jamais sorti du mépris soixante-huitard pour les petits bourgeois, du mépris nietzschéen des petits... Avant de devenir si riche il parlait d'aide aux femmes battues, de financement d'une université populaire, de créer des bourses pour des filles de familles pauvres... Et puis, tout cet argent... ça lui a monté à la tête...
- Ou il a entrevu quelque chose d'encore plus, plus... si non social, certainement engageant...
- Tu ne l'as sans doute pas assez connu et tu es trop jeune pour voir ce qui se cache derrière certains schémas de comportements : notre moine était aussi quelqu'un qui trouvait toujours une justification à tout ce qu'il faisait. Une justification d'ordre moral, d'une morale personnelle, mais toujours une morale, ce qui pour quelqu'un qui se disait amoral est un tantinet contradictoire. Il a décidé de faire construire son manoir et se retirer avec des amis ? Très bien. C'était pour son plaisir. Pas besoin de parler de forme différente d'engagement. Non, je t'assure Silvia, qu'il n'y avait pas d'engagement là-dedans. Mon dieu, il est déjà 10 heures. Vous devez être fatiguée.
- Oui, je crois que j'ai besoin de me reposer.
- Est-ce que vous avez, par hasard, apporté le testament ?
- Non. »

Elle n'a pas l'air d'être dérangée par ce non, si sec. Elle continue :

« Ça ne fait rien. Qu'en dites-vous de se voir chez moi samedi prochain. Je vais essayer d'organiser un dîner avec quelques amis de Fiorenzo. Vous pourriez venir un peu plus tôt comme ça on... on se connaîtra mieux.

— D'accord. »

Et, avec une nonchalance un peu trop marquée :

« Est-ce que vous avez trouvé beaucoup de matériel au Trempet ?

— Oui. Des textes, des photos, des films... (Ce « film » est ma petite revanche)

— Je sais, il avait expédié tous les DVD que France lui avait envoyés de Chine.

— Non. Ces films là je les ai laissés au Trempet. En fait ce ne sont pas de vrais films, mais des vidéos... des vidéos vraies, tournées par lui ou par ses amis.

— J'imagine que nous sommes tous dans les vidéos...

— Je crois. »

Elle veut absolument payer. Elle appelle un taxi. Une embrassade prudente.

« À samedi

— À samedi ».

Avec Léa

J'ai mal dormi. Trop de bruit, trop de lumières, trop de rêves, l'un plus tordu que l'autre. J'attends patiemment le jour dans un demi-sommeil rempli de mots qui ont abandonné leur sens et flottent dans une brume veloutée. Cela me rend légère, m'apaise. À 9 heures, je suis devant un horrible édifice sur la rue Sherbrooke à mille kilomètres du centre. Au deuxième étage, dans la salle d'attente des notaires Dumas-Girard, une réceptionniste qui a l'air de prendre son travail très au sérieux me prie d'attendre dans un des fauteuils bordeaux en faux cuir.

« Vous êtes en avance de... de vingt-cinq minutes. Je peux vous offrir un café ?

— Non, merci.

— Marcella Di Piana arrive souvent avant l'heure. »

Après quelques minutes des cheveux en broussailles, un tailleur bleu avec bottillons et sac à dos marron, lance un « Bonjour, Sylvie » à la réceptionniste dont le « Bonjour, Marcella » rejoint la destinataire quand celle-ci a déjà enfilé le couloir. « Elle est toujours pressée ». Après quelques secondes un sourire d'émoticône apparaît devant mon fauteuil.

« Silvia? MarcellaBonjour.

— Bonjour

— Suivez-moi j'ai déjà tout préparé ce sera pas long. »

Je n'en doute pas. Si elle traite ses affaires à la vitesse de ses mots ! Eh oui ! Après 10 minutes elle me raccompagne à la porte : « Vous allez aimer Montréal c'est un multi-italian... se vuoi possiamo andare ora fiveto se venon crescent street... arrivederci ».

Oh, là là. J'ai rencontré la Marcella Bolt des mots.

Retour dans ma chambre, préparation des bagages, déménagement à l'hôtel Delta, banque (je suis richissime), achat d'un ordinateur. Merde, il est déjà 6 heures. Décidément je n'ai pas la vitesse de Marcella ! Un panino au Complexe des Jardins, au lit... réveil à 4 heures. Un courriel à chaque Trempetien, où j'explique les motifs de mon séjour et leur dis que j'aimerais les rencontrer.

Léa est la première à me répondre : « Moi aussi j'aimerais beaucoup vous voir. Appelez-moi, quand vous voulez, à ce numéro. » Je l'appelle et on décide de se voir le soir même dans un restaurant de sushi, rue Duluth. Rendez-vous devant le restaurant où j'ai dîné avec Ève. Mais, comment ferons-nous, pour nous reconnaître ? Je la rappelle ? Quelle conne ! On aura nos portables et puis... et puis je devrais la reconnaître : moins qu'Ève, mais je l'ai quand même bien vue dans les vidéos.

La voilà, elle attend le feu vert. Elle m'a vue. Elle traverse la rue presque en courant. Elle n'a pas l'air de ses vingt-cinq ans. Je la croyais aussi moins grande.

« Silvia ?

— Oui. Léa ?

— Oui. Bonjour.

— Bonjour.

— ...

— On va par là... J'ai dit sushi, mais... ici il y a plein de restaurants très différents. On appelle cette rue la cantine de Montréal.

— J'aime beaucoup les sushis.

— Parfait. Moi aussi. On se tutoie ? »

Une seule table libre. On mange vite et bien, mais le bruit est tel qu'il est pratiquement impossible de s'entendre. On s'est découvert des intérêts communs et en particulier l'amour pour Aberlour. « Il y a un bar, pas loin d'ici, assez silencieux — il ne faut quand même pas trop demander ! où ils ont celui de 18 ans. » On y est resté assez longtemps pour siroter 108 années chacune. Nous avons d'abord parlé de nos intérêts littéraires (assez éloignés), politiques (presque nuls pour toutes les deux) pour ensuite enchaîner sur le Trempet. C'est là que j'apprends qu'à l'origine il n'y avait pas Fiorenzo, mais Hannah, surtout Hannah. « Tu vas certainement la rencontrer et tu verras comme cette femme est intéressante et parfois imprévisible. Il faut la rencontrer pour voir quel genre de spécimen c'est. »

Quand on était un peu plus grises (voilà un des termes qu'elle m'a enseignés) je lui ai posé des questions plus personnelles : qu'est-ce qui l'avait poussée à s'enfermer dans ce monastère alpin, quels étaient ses rapports avec les autres avant de partir, pendant et après le séjour et, en particulier, avec Ève et Fiorenzo.

« Pourquoi j'y suis allée ? Je ne sais pas. Tu n'es pas la première à me poser cette question et, surtout, je me la suis posée des dizaines de fois moi-même, et à chaque réponse que je me donnais, j'avais l'impression que j'oubliais des causes encore plus importantes... L'erreur était sans doute de penser qu'il y en avait une. Fiorenzo, plus philosophe, aurait dit que l'erreur est de penser qu'il y a des causes. » Elle pose le verre, s'accoude, appuie le menton sur ses doigts croisés, me regarde un instant avec des yeux qui semblent s'excuser (c'est ce que je vois maintenant en écrivant, mais j'ai l'impression que dans la réalité je ne voyais qu'une ombre triste écrasée par un poids invisible) et puis elle se lève. « Je reviens tout de suite » et elle s'en va vers les toilettes.

C'est comme si, en se levant, elle avait laissé glisser ce poids invisible sur mes épaules. Je me sens horriblement triste.

« Excuse-moi, me dit-elle quand elle revient après une absence qui me semblait très longue.

- Pourquoi ? Il n'y a rien...
- Tu as l'air tellement triste...
- Un coup de blues
- C'est à cause de moi ?
- Non, ça m'arrive quand il me semble impossible de communiquer avec quelqu'un que je sens proche... ça va passer... l'alcool, ça n'aide pas.
- Moi aussi j'ai souvent cette sensation d'impuissance... mais si nous continuons... peut-être. »

Elle m'explique que depuis quelques jours (depuis la mort de Fiorenzo ?) elle croit d'avoir trouvé la cause non seulement de sa retraite au Trempet ou de son départ pour le Canada, mais aussi de cette noirceur qui colore depuis des années ses bas-fonds. « C'est mon père... Non, ne dis rien, je sais, c'est le filet auquel nous nous accrochons toutes... je sais, c'est culturel... mais dans mon cas... je sais... nous disons toutes : dans mon cas... je sais... » Je lui dis que moi aussi je sais tout cela, mais qu'on s'en fout de le savoir, de répéter des lieux communs, quand cela nous aide et j'ajoute :

« Mais, je n'ai pas l'impression que ça t'aide beaucoup.

- Ça m'aide, parce que, même si je suis toujours dans le noir... je sais... encore ce « je sais » qui me fait chier... je sais qu'il y a une sortie... il doit y en avoir une... Trempet aurait pu en être une, mais je n'étais pas encore prête... je sais... je crois que le Trempet a fait que désormais je suis prête. »

Et, après m'avoir fait jurer que je n'en aurais parlé avec personne « seul Fiorenzo connaît l'histoire de mon père », elle commence à raconter :

« Je suis née au milieu des années 1990 sur l'île de Ré, une petite île dans l'océan Atlantique devant La Rochelle, la ville huguenote, que sans doute tu connais à cause des trois mousquetaires. » J'acquiesce avec un mouvement de tête que ses yeux, magnétisés par le verre qu'elle serre entre ses deux mains, ne voient pas. « Ma mère, Anne, fille unique de parents très catholiques, professeurs de lycée à La Rochelle, n'avait jamais

était une fille facile, "une révoltée, un caractère de cochon qui ne ressemble ni à moi ni à ton grand-père", disait souvent ma grand-mère. Quand mamie voulait m'attirer dans son giron — car elle sentait que j'avais une certaine ouverture envers la religion, religion qui irritait tant maman — elle ajoutait, avec un brin d'ironie, mais vraiment un brin ! "Elle doit avoir un ancêtre huguenot. " Anne avait fugué à 16 ans et on l'avait ramassée à la petite cuillère, après quelques mois, à Garges-lès-Gonesse, une petite ville " sensible", comme on dit en France, à une dizaine de kilomètres de Paris. La fugue n'avait pas encore été complètement digérée et... voilà qu'elle tombe enceinte et non contente d'avoir bouleversé la vie familiale avec son ventre, elle en rajoute avec sa mauvaise tête en refusant de révéler le nom du père. Je nais de père inconnu quand elle vient d'avoir 18 ans. Je passe les trois premières années de ma vie avec mes grands-parents et une bonne, car ma mère est presque toujours à Paris en quête d'inspiration, comme disait mon grand-père qui ne se privait pas d'ajouter "mais, il semble que depuis que ta mère la cherche, l'inspiration ait abandonné Paris". » Elle lève la tête, me regarde dans les yeux avec une expression terriblement triste et, comme si elle voulait s'excuser, me dit qu'elle a oublié de me dire que sa mère se prend pour une artiste, une artiste maudite et incomprise et donc grande ! Elle m'indique mon verre d'un mouvement de tête et nous prenons notre millième gorgée ensemble.

« Un peu avant mes trois ans, elle me trouve un père, Jacques, un sociologue juif d'origine algérienne, et l'épouse. Nous nous déménageons sur l'Île d'Oléron, qui est à une portée de fusil de l'île de Ré, mais à deux heures de voiture, ce qui n'arrange pas du tout mes grands-parents qui voudraient me voir tous les jours. Et, en théorie ça n'arrange pas Jacques non plus : il a deux heures de voitures en plus tous les jours pour se rendre à La Rochelle. Mais cela fait l'affaire de ma mère qui n'avait qu'un rêve, comme elle me le dira : de me libérer de ses parents et m'éduquer à sa manière. Du n'importe quoi. Sa manière ? J'étais le moindre de ses soucis... mais, je crois que je t'ennuie... ce n'est pas bien intéressant, je le sais... »

Je lui dis qu'elle ne m'ennuie pas du tout, que sa mère est un personnage très intrigant et que si je pense à la vie grise et rangée de la mienne, je ne peux que l'envier. Je lui propose d'avalier encore 36 ans, « Même 72 ! » qu'elle me dit. Je vais moi-même chercher les Aber car la serveuse semble ne plus nous voir (à moins qu'elle ne veuille pas qu'on boive trop, ce qui serait étonnant même si Ève m'a dit que j'allais trouver bien des choses étonnantes au Québec). Quand je le dis à Léa, elle a un sourire espiègle que je ne lui avais pas encore vu et qui m'ouvre une fenêtre sur un coin d'elle que je ne m'attendais pas. Elle me dit que ce n'est pas une serveuse, mais la patronne et qu'elle a une fille de son âge qui lui donne beaucoup de soucis... elle est dans les seringues.

« Ne parlons pas de cela, ça me déprime trop. Qu'est-ce que je te disais ?

- Que ce n'est pas la serveuse...
- Non, quand j'ai arrêté de t'emmerder avec ma vie.
- Tu parlais du déménagement sur l'île Domélon...
- De quuuoi ?
- L'île pas loin de La Rochelle où vous êtes allés habiter...

- L'île d'Oléron... d apostrophe Olé... ron, mais c'est l'île de Ré qui est près de La Rochelle. Pour aller de La Rochelle au village où nous habitons à l'île d'Oléron il faut une heure de voiture...
- Tu disais que ta mère avait voulu le déménagement pour t'éduquer à sa manière et moi je t'avais dit que je la trouvais très intrigante...
- Oui, très, très intrigante ! Dans les deux sens du terme « qui fait des intrigues » et « qui étonne ».
- Je voulais dire étonnante
- J'avais bien compris, mais le problème... mon problème... c'est qu'elle l'est aussi dans l'autre sens...
- Tu me disais que tu voulais parler du père...
- Et c'est avec la mère que je t'emmerde... le père arrive après... le vrai. »

Une gorgée d'Aberlour — une chacune :

« Je crois que mes premières années chez mes grands-parents m'ont rendue très solide, mais pas assez élastique. Mon amie Véro me dit souvent que j'ai une structure psychologique masculine. Elle a sans doute raison, même si je ne sais pas très bien qu'est-ce qu'une psychologie masculine... ou féminine. Donc jusqu'au collège je vis une vie, disons normale, avec une maman qui partage son temps entre moi et son atelier, un papa qui passe quatre jours par semaine hors de la maison, des amies, les vacances scolaires chez les grands-parents. J'aurais aimé que mon père soit un peu plus présent et que ma mère aille un peu moins travailler dans son atelier. Travailler et autre. À la fin du primaire, il y a eu un événement qui a marqué ma vie comme aucun autre événement dont je me souviens. J'avais déjeuné chez Véro et sa mère propose de nous emmener chez notre copine Jeanne à La Gaconnière. Nous la convainquons de nous laisser aller à pieds. En allant chez Jeanne, sans doute sur une idée de Hestia, nous décidons de faire un détour par chez moi pour prendre le DVD de Harry Potter III... Décision que j'ai regrettée pendant des années. Quand on ouvre la porte de l'atelier pour dire à maman qu'on s'en va chez Jeanne, elle est agenouillée, nue, devant le père de Véro qui, bénard aux chevilles, pisse sur son visage et sur ses seins un pipi blanchâtre. Nous restons figées pendant quelques secondes et puis nous courons vers la maison où les deux cochons nous rejoignent après quelques minutes. *Ce n'est rien... on est des amis, vous le savez... mais n'en parlez pas... ça reste un secret entre nous quatre...* Pour moi ç'aurait pu rester un secret, mais pas pour Véro qui renonce à aller chez Jeanne pour parler à sa mère. Ce ne fut pas tellement voir ma mère nue avec un autre homme qui me choqua, mais de la voir salie par ce pipi blanc dont j'ignorais l'existence. Depuis je n'ai plus pu ni masturber ni faire une pompe à un garçon tellement le sperme me dégoûte. Je ne peux même pas boire du Gaviscon en tube ! Imagine ! La mère de Véro en parla à mon père et ni l'un ni l'autre ne pensait pas que ce n'était rien. La mère de Véro est allée vivre à Bordeaux avec sa fille, Jacques a déménagé à La Rochelle et moi j'ai fait tout le collège et le lycée chez mes grands-parents. Ils étaient aux anges, ce qui pour des catholiques pratiquants n'est pas mal ; moi hyper contente ; Jacques ravi et ma mère libérée. Une éclaboussure de sperme avait changé notre monde. Surtout le mien qui s'est écroulé et qui n'a pris une forme... une forme qui après des années reste instable.

« Comme tu vois ma mère est une intrigante, un peu pute aussi !

- Disons qu'elle n'a pas eu beaucoup de chances dans la vie...
- Elle en a eu beaucoup... une famille cultivée et assez aisée...
- ... des parents très catholiques...
- Mais très ouverts et compréhensifs...
- Avec leur petite fille, mais avec leur fille ?
- Je sais pas... Je croyais avoir fini de la juger, mais le simple fait de t'en parler fait renaître une rage qui, j'ai peur, ne me quittera jamais.
- Pendant toutes ces années chez tes grands-parents, ton père ne te manquait pas ?
- Plus que ma mère, mais pas trop. Jusqu'à mes quinze ans, il venait un dimanche par mois et il m'emmenait au restaurant, souvent à La Rochelle, quelques fois même à Bordeaux. Lors de mon quinzième anniversaire... le 19 décembre 2010, tout a basculé.
- Ce n'est peut-être pas le moment de te le demander, mais... non... après...
- Vas-y !
- Ce n'est pas important
- Vas-y!
- Qui est-ce cette Hestia qui vous suggère d'aller à l'atelier ? Et le « bénard » c'est bien les caleçons... je n'ai jamais entendu ces mots.

Elle s'excuse en me disant qu'elle a la très mauvaise habitude propre aux « petites présomptueuses » d'insérer des mots argotiques ou littéraires à tort et à travers. J'ai ainsi appris que dans la mythologie grecque Hestia, comme Vesta pour les Romains, est la déesse de la famille, et que le mot « bénard » est un terme argotique pour pantalon.

Une autre gorgée... et levée du rideau pour le troisième et dernier acte de la tragédie d'une jeune fille à la recherche du père perdu... Gooong.

« Le jour de mon quinzième anniversaire tombe un dimanche et Jacques m'invite pour déjeuner, avec mes grands-parents, dans un très bon restaurant à Ars en Ré, *Le bistro de Béné*. Jacques avait déjà demandé l'addition quand entre un vieil homme, cheveux blancs, frange à la Jules César, visage bouffi, accompagné d'une très jeune fille hyper-maquillée. Il échange un sourire et des salutations avec mes grands-parents et me regarde de manière très insistante, gênante. Jacques se lève sans même lui consentir un regard et dès que nous franchissons la porte, il se lance dans des invectives contre "ce connard prétentieux, ce Parisien puant, ce réactionnaire, ce barbouilleur... ce pédophile", je ne l'avais jamais vu si enragé. Mon grand-père non plus, qui, le regardant comme il aurait regardé le diable sortir du sac de sa femme, dit qu'il exagérait, que devant moi il devait se retenir... Jacques ne daigne pas lui répondre et, se tournant vers moi, hurle : "Et toi, fais attention ! C'est un pédophile incestueux." Et il partit sans même nous saluer.

Au dîner, je demande à mes grands-parents pourquoi mon père a tellement invectivé ce monsieur. Ils n'ont aucune idée : "ça doit concerner le travail à l'université. Ce monsieur, me dit mon grand-père est Philippe

Joyeux un écrivain français très célèbre né à Bordeaux, la ville de ta grand-mère." Il ne s'agissait pas d'histoires d'université, mais de cul. Jacques savait que Joyeux était mon père et, en bon mauvais psychologue, ne comprit pas que cette algarade, aurait déclenché un intérêt pour ce "connard » qui, fort probablement, l'aurait relégué au rang de père adoptif.

Le mois suivant il n'y a pas eu de visite de Jacques, c'est maman qui est venue. Elle m'a dit qu'elle avait quelque chose de très important à m'annoncer. Tu peux imaginer de quoi il s'agissait.

« Pourquoi ta mère a décidé de te le dire ?

- Parce que Philippe l'avait dit à mes grands-parents. Il leur avait dit d'en parler à maman et si elle était d'accord...
- Et, si elle ne l'était pas ?
- Il aurait attendu mes 18 ans pour m'en parler lui-même.
- Et toi... qu'as-tu ressenti ?
- Rage. Beaucoup de rage. Je lui ai dit que je trouvais dégueulasse qu'elle me cache tout cela... En fait je ne lui ai pas dit que je trouvais dégueulasse ce qu'elle avait fait, mais que je la trouvais dégueulasse, elle. Elle m'a demandé de le répéter, je l'ai répété en ajoutant "ignoble". Et là, elle m'a giflé et a commencé à me secouer comme un sac de patates. Moi, je ne disais pas un mot et la regardais avec un énorme mépris, ce qui n'a fait que provoquer un accès d'hystérie. Elle me hurlait des insultes que mes oreilles laissaient couler indifférentes. Je la méprisais tellement. Les images de l'atelier me revenaient et je ne pus m'empêcher de lui cracher à la figure. Elle a recommencé à me gifler et à hurler comme une forcenée. Mon grand-père est arrivé en courant, m'a arrachée à ma mère et m'a assise sur un fauteuil. Je ne disais pas toujours un mot. Il a dit à ma mère de s'en aller et de ne plus revenir avant de m'avoir demandé pardon. Je ne l'ai pas vue pendant trois ans. Par contre j'ai commencé à voir mon vrai père. Au début ça n'a pas été facile, mais... on faisait des choses ensemble, il me faisait beaucoup parler, il me parlait. Ma vie a changé, j'ai commencé à voyager... Bordeaux, Venise, Paris... Voilà, voilà mon histoire. »
- Histoire qui s'est bien terminée...
- Comme je la raconte oui... mais, disons... on en parlera une autre fois... ».

Dans le taxi elle appuie sa tête sur mon épaule. Avant de descendre elle me dit que demain elle sera à Concordia, pas très loin de mon hôtel et que, si je voulais, on pouvait déjeuner ensemble. « Appelle-moi ». « S'il vous plaît à l'hôtel Delta, rue président Kennedy. Merci. »

On dîne chez Ève

Dans l'après-midi, Léa est venue me rejoindre à l'hôtel pour m'accompagner chez Ève. Bien que nous ayons baguenaudé pendant un couple d'heures dans des ruelles tantôt pleines de charme tantôt pleines d'ordures et malgré une pose Aber, nous sommes arrivées chez Ève assez tôt, comme elle m'avait demandé. « Quelle

surprise ! », nous dit-elle avec une voix en decrescendo, indice palpable de mauvaise surprise.

« Entrez. Je ne savais pas que vous vous connaissiez...

— Nous nous sommes vues deux fois.

— Entrez, entrez. »

Avant qu'on s'embrasse, mon regard a déjà fait le tour de cet escalier si familier. On monte à l'étage, Léa attend sur le divan pendant qu'Ève me fait faire le tour du propriétaire. J'ai rarement ressenti l'importance des expressions toutes faites comme à ce moment-là : elles me permettent de cacher une gêne qui ne cesse de croître et qui pourrait me paralyser. Et lorsque, dans la salle de bain, elle appuie ses fesses au lavabo et me dit : « D'ici on voit très bien tout le jardin », je la vois assise sur le rebord, les mains dans les cheveux, les jambes autour de la taille de Dimitrios. Je dois avoir un regard bien étrange, car elle me demande si je me sens bien.

« Oui, ça va... ça va... je dois avoir une baisse de tension.

— Va un instant sur le lit.

— Non, ce n'est rien... on descend, Léa doit s'ennuyer. »

Et, sur ton montrant que l'antipathie entre les deux était réciproque : « Elle n'a aucun besoin de nous. Dimitrios est rentré et elle aime beaucoup être seule avec les hommes. »

On descend après avoir vu le bureau minuscule où « quand j'avais ton âge je travaillais jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. » J'ai envie de lui demander ce qu'elle faisait pendant la journée, ce ne sont pas les mots mais l'expression de mon visage qui lui pose la question, car, dès qu'elle ferme la porte, elle ajoute « pendant la journée je travaillais comme bénévole dans un journal de quartier. C'était des temps fous. » Léa lit l'Obs. et ne semble pas s'être aperçue que nous sommes descendues. « J'avais l'impression que Dimitrios était rentré », dit Ève. Même si elle s'était adressée à elle-même plutôt qu'à Léa, celle-ci lui répond qu'il était sorti tout de suite parce qu'il avait oublié d'acheter le gâteau.

« Il oublie toujours quelque chose ? Un verre de vin ?

— Volontiers.

— Oui merci

— Du rouge, ça va ?

— C'est parfait pour moi.

— Moi aussi, je préfère le rouge. »

Je m'assois dans un fauteuil posé en biais devant le divan. Ève s'en va à la cuisine d'où je l'entends marmonner et la vois, une bouteille à la main, fouiller dans un tiroir, puis dans un autre, puis dans un autre... « Putain, il change toujours de place au tire-bouchon ». Je suis très tendue et je ne sais pas le cacher. Léa me

demande si je vais bien et, avant que je puisse répondre, Ève lui dit qu'elle aussi me l'a demandé et que je lui ai répondu que ce n'était qu'une baisse de tension et que j'en avais l'habitude. (Je ne lui avais rien dit de tel ; j'ai dit n'importe quoi, mais ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'une hausse de tension. Et si elle imaginait la cause !). Elle nous verse un verre de Brouilly et s'assied à côté de Léa. Ma vue se brouille et je vois Dimitrios sur le divan. Merde, je ne pensais pas être tellement entrée dans leurs histoires. Je suis agitée, très agitée et coupable. Pense à quelque chose d'autre, Silvia. Va à la fenêtre et allume-toi une cigarette.

« Est-ce qu'on peut fumer chez vous ?

- Chez « toi »... oui, tout le monde fume ici.
- Tu en veux une ?
- Non merci.
- Moi, oui... »

J'allume deux cigarettes et j'en passe une à Léa. Je m'appuie au jambage de la fenêtre qui donne sur la rue Coloniale. Une enfilade de maisons à deux étages — des duplex, comme on dit ici — dont la seule différence est le gris plus ou moins foncé. Seule exception la maison à l'angle de Marie-Anne qui a une énorme enseigne rouge et jaune. « C'est mon dépanneur coréen, ici on appelle "dépanneurs" les épiceries du coin ouvertes 7 jours sur 7. », je me tourne légèrement et mon bras frôle ses seins. Non, elle n'a rien voulu, c'est moi qui l'ai touchée. Je ne réussis pas à me libérer de la tension... cette maison n'est pas une maison mais les images d'une maison, Ève n'est pas Ève, mais les images de Ève. J'enlève un cheveu de la chemise de Léa, histoire de m'assurer que je ne rêve pas. J'éteins ma cigarette (je n'ai jamais aimé les Camel) et Ève semble profiter de la situation pour me dire que nous pourrions nous installer sur la table pour jeter un coup d'œil aux papiers. Je sais que je lui casse la baraque, mais je ne résiste pas et je dis à Léa de venir avec nous.

« Pourquoi veux-tu l'emmerder avec de la paperasse.

- C'est parce qu'il y a des choses qui la concernent.
- Ah, bon ! »

Plus gentille que moi, Léa dit qu'elle préfère continuer la lecture de l'article du nouvel Obs. « Et puis, j'ai déjà lu ce qui m'intéresse », ajoute-t-elle. Ça, c'est un coup bas. Pour moi ou pour Ève ? Je fronce les sourcils pour souligner mon étonnement, elle me regarde avec un sourire charmant, un « Laisse-moi faire », malin. Je trouve qu'elle exagère et même si Ève ne m'est pas très sympa, je ne veux pas me faire happer par des querelles de parties. Le testament, ça se lit vite même si la liste des bénéficiaires est assez longue, car il est très bien structuré sur des feuilles Excel. « S'il a décidé ça... il ne peut jamais faire comme les autres, même après sa mort. » Je lui demande qu'est-ce qu'elle trouve d'étrange. « Rien... quand on le connaît... il a toujours fallu être patiente... une pique à ma fille, mais il ne l'a jamais comprise... »

(Pour les besoins de la chronique : Il lui laisse le grand appartement des Cours Mont-Royal (tous frais payés pendant 30 ans) et laisse une rente annuelle de 100000 indexés à sa fille, avec en commentaire ce que Ève appelle la pique : « même si elle ne m'a jamais considéré comme père ».)

Visiblement irritée, elle ferme le dossier et va dans la cuisine, je l'accompagne.

« Est-ce que je peux t'aider à faire quelque chose ?

- Non, tout va son train.
- Qu'est-ce que tu prépares ? Ça sent tellement bon...
- Il y aura une selle d'agneau de lait Édouard VII et un carré d'agneau Beaucaire. La selle est déjà prête... et le carré... au four dans une demi-heure.
- Je ne sais pas ce que c'est, mais...
- Moi non plus, dit un mec qui vient d'entrer dans la cuisine et qui dépose une énorme boîte « Première moisson » sur le comptoir. Bonjour, moi c'est Dimitrios..
- Bonjour, Silvia
- Laaa...
- Oui la petite cousine de Fiorenzo, dit Ève, on pensait que tu t'étais perdu...
- Le samedi soir il y a toujours une queue pas possible... »

Il me fait une très mauvaise impression. Je ne me libère pas de la vidéo. Merde ! Plus dans la civilisation des images que cela on meurt. « J'aimais bien votre cousin, même je n'étais pas payé de retour. » Que veux-tu ? Qu'il t'aime pour tout ce que tu as fait avec celle qu'il croyait être sa femme ! T'es con. Et, toi, me dis-je, ne sois pas trop de parti pris, trop conne. J'ai envie de m'en aller. Une excuse, mon dieu, une excuse !

Je ne trouve pas d'excuses et pas d'aide de la part de Léa qui s'est retirée dans *Elle*. L'aide vient de l'extérieur : Nadia et Amina entrent, souriantes, une bouteille de *Veuve Clicquot* en trophée, m'embrassent (Amina très chaleureuse, Nadia un peu moins) et semblent très contentes de me voir. Après les échanges de politesse avec Ève et Dimitrios et un ébouriffage de cheveux à une Léa impassible, Amina me demande des nouvelles des derniers jours d'Enzo (elle et Nadia sont les seules à employer le prénom Enzo). Je n'ai pas beaucoup de choses à lui dire. Je lui passe sa dernière lettre en lui disant que c'est une photocopie et qu'elle peut la lire chez elle et la garder. « Je la garderai sans doute, mais je préfère la lire maintenant. » Dimitrios lui demande de la lire à haute voix, elle refuse, ce qui me fait un énorme plaisir. Elle s'assied sur un fauteuil et Amina sur l'accoudoir. Elles lisent ensemble.

« Je peux donc la garder ?

- Bien sûr. »

Elle la passe ensuite à Ève qui va avec Dimitrios dans la cuisine. Amina ouvre la bouteille de champagne :

« Avant qu'il soit trop chaud » et nous ordonne de nous asseoir à côté de Léa.

« À Enzo !

- À la belle cousine !
- À nous toutes !
- Vous buvez sans nous, crie Dimitrios. »

Il nous rejoint : « Aux quatre Grâces »

Amina s'en va à la cuisine avec la bouteille et ne revient parmi nous qu'à l'arrivée d'un cylindre aussi large que haut : un petit homme au début de la soixantaine, yeux pétillants, mains agitées, avec une sphère, qui semblait ne jamais avoir connu de poils, collée aux épaules sans l'intermédiaire du cou. Il s'élançait vers le divan, s'arrête tout à coup, lève les bras minuscules au ciel : « Mes amours, je vous adore, et puis s'adressant à moi, Adolphe, l'homme qui aime le sexe fort comme d'autres aiment leurs enfants. Je vous... vous...

- Arrête, lui dit Léa, elle s'appelle Silvia. Elle est une petite cousine de Fiorenzo.
- Silvia, grande cousine de Fio, je vous aime, il se baisse et pose ses lèvres sur les miennes avant que je n'aie le temps de tourner la tête.
- Arrête.
- La décence, il ne connaît pas, ajouta une grande femme au visage décharné et aux longs cheveux blancs recueillis en chignon. Bonjour à tous. Et puis s'adressant à moi. Bonjour Silvia, je suis Alice. Léa m'a parlé de vous. »

Ève n'était pas encore sortie de la cuisine.

« Où est Ève? demanda Alice.

- Ici. Je suis aux fourneaux. Dimitrios prépare la table, dans deux minutes je sers.
- Mais Patxi n'est pas encore arrivé.
- Prépare. Il ne va pas tarder. »

Et effectivement un homme tout habillé de noir est déjà en train d'enlever ses bottes en haut de l'escalier.

« Voilà Patxi », me dit Léa en allant vers lui.

Un certain sens de l'hospitalité et le souvenir d'un disparu m'ont permis de placer quelques mots au début du repas. J'ai aussi l'occasion de demander comment je peux contacter Magda, Hannah et Iketnuk. Après c'est un raffut où je ne comprends que quelques bribes des phrases décousues qui rebondissent de bouche à bouche sans même frôler les oreilles. À un certain moment ma voisine, Alice, s'aperçoit de mon naufrage, réussit à faire taire la troupe et me demande quels sont mes projets. Je leur explique qu'avec le matériel recueilli au Trempet je veux faire un livre comme me l'a demandé Fiorenzo. Il m'a aussi dit que je pouvais demander de l'aide à Nadia.

« Mais, c'est un travail immense, même si je t'aide tu en auras pour des années, dit Nadia.

- Je le sais, mais... on verra bien.

- Fiorenzo m'en avait déjà glissé quelques mots, ajoute Alice. Je crois que vous pourriez toutes contribuer... Silvia pourrait faire un premier tri et ensuite chacune va travailler sa partie.
- Silvia a récupéré aussi de vidéos et de photos. On ne peut pas les mettre dans un livre, ajoute Ève et puis il y a les écrits de Fiorenzo.
- Je me charge de Fiorenzo, dis-je. Il avait déjà classé ses écrits dans quatre dossiers correspondant à ses quatre périodes, ou comme il disait, ses quatre mois principaux : Enzo, Renzo, Lorenzo et Fiorenzo. »
- Pas encore cette histoire à la mords-moi-le-nœud ! s'exclame Adolphe. »

Mon étonnement doit être évident, car Léa m'explique la signification de l'expression employée par Adolphe. Et Ève ajoute que Adolphe, et pas que lui, n'a jamais compris le besoin de Fiorenzo de changer de nom en fonction de l'âge. « De se cacher derrière des personnages » réplique Adolphe.

Il y eut un long moment de silence, rompu par Nadia :

« Un peu de décence, il vient de mourir ! »

Le mot « décence » ouvre l'écluse que l'intervention d'Alice avec partiellement fermée : la crue des mots m'inonde les oreilles. Je fais signe à Léa. Elle se lève, on va fumer une cigarette et on file à l'anglaise : « à la Fiorenzo, comme on dit affectueusement entre nous ».

Magda n'est pas disparue

Même si je n'ai pas eu d'occasion de rencontrer Hannah (en sabbatique en Europe) et Iketnuk (il ne donne pas signe de vie depuis des mois), il n'y a pratiquement pas de rencontre où l'on ne parle pas de ces deux personnalités fort extravagantes, comme on répète sans cesse. De Magda personne ne parle, ce qui m'intrigue énormément, mais, sans doute parce que je la tiens responsable de la mort de Fiorenzo, je n'ose pas demander de ses nouvelles.

Un jour, l'alcool aidant, lors d'un dîner où Patxi avait parlé de Fiorenzo comme « d'un nœud de contradictions que seule la mort avait su trancher », je demandai sans trop de finesse : « Celle qui a donné le coup de grâce, où est-elle ? » Quelqu'un répondit : « À Hyppolite La fontaine. » En réponse à ma moue, Léa ajouta « un hôpital psychiatrique montréalais, qui vient de changer de nom, maintenant il s'appelle, Institut Universitaire en Santé Mentale de Montréal. » Ce changement de nom déclenche une discussion sur l'importance des noms et la correction politique qui fait oublier Magda. Pendant que j'aidais Ève à faire la vaisselle, elle me dit que personne n'avait vu Magda depuis son retour à Montréal, qu'on avait appris de son internement par sa tante Lucie, la seule personne qui la voyait.

« Si tu veux, je te présente Lucie, elle t'en dira sûrement davantage.

- J'aimerais bien. »

Lucie, un échalas aux longs cheveux roux, une voix de baryton et un accent québécois à couper au couteau, m'explique que sa nièce a été internée après une tentative de suicide. Elle s'était rempli la bouche de papier hygiénique et fichu la tête dans un sac en plastique. « C'est mon chum qui l'a trouvée. Depuis son retour elle était un vrai moulin à paroles, mais on ne comprenait pratiquement rien de ce qu'elle disait. À un certain moment la situation était devenue intenable, non seulement on craignait toujours qu'elle fasse une nouvelle tentative de suicide, mais on ne pouvait recevoir personne, même ses autres tantes, car dès qu'elle voyait quelqu'un, surtout quelqu'un qu'elle connaissait, elle faisait un tapage infernal avec tout ce qui lui tombait sous les mains. On l'a donc emmenée à l'Hôtel Dieu où on a diagnostiqué un *Trouble dissociatif de la personnalité* caractérisée par *hyperfonctionnement neuro-végétatif*, j'oublie toujours ce nom *egosti... egostan... ah oui egodistonie et incontinence verbale*. Après deux jours en observation on l'a envoyée au IUSMM. Depuis un mois elle est plus calme, même si elle parle toujours autant. Et je dois dire qu'on la comprend un peu plus. La semaine dernière, par exemple, je suis allée à l'hôpital avec une de ses copines d'enfance et elle s'est comportée normalement. Normalement, dans le sens qu'elle a continué à parler comme si son amie n'était pas là. Elle est aussi atteinte d'une myopathie de la ceinture pelvienne qui lui donne une démarche dandinante. Il semble que cela aussi soit une conséquence de ses problèmes psychologiques. »

Le samedi suivant Lucie et moi nous entrons au IUSMM par la porte du pavillon Lahaise. « Assieds-toi ici dans le jardin. Je vais la chercher, ce ne sera pas très long. Et surtout, ne fais aucune allusion au fait que tu es la cousine de Fiorenzo. » Après une dizaine de minutes, surgit d'une allée latérale une jeune femme, en cache-misère blanc, accrochée au bras de Lucie qui la dépasse d'une bonne tête. Elles avancent par à coup et la jeune femme, qui se dandine comme si elle avait une jambe plus courte que l'autre, garde la tête penchée en arrière, fixe les yeux de Lucie et parle sans arrêt.

Je me lève. Lucie fait signe à Magda de me serrer la main. Elle, tout en continuant à parler, la cache brusquement derrière son dos.

« Ma belle, je te présente Silvia. C'est une amie de Léa. Elle est très intéressée à ton travail sur Maupassant.

— Bonjour, Silvia, je suis contente de vous... »

Magda, immobile, fixe mes mains. Seule sa bouche s'agite et mitraille une suite monocorde de « Vas-t-en. Italie. ».

Lucie me fait signe de partir. Je l'attends près de la voiture. « Elle a reconnu ton accent italien et ça la mise hors d'elle, si une chose pareille est encore possible. »

La semaine suivante Lucie m'a apporté un DVD avec les écrits de Magda et de Maupassant.

Ainsi se termine la genèse

Ainsi se termine la genèse et, avec la genèse, ma tâche d'écrivaine et commence celle d'éditrice.

